

SLAVICA HELVETICA

Olga Inkova

La corrélation en russe: structures et interprétations



PETER LANG

Bern · Berlin · Bruxelles · Frankfurt am Main · New York · Oxford · Wien

SLAVICA HELVETICA

Olga Inkova

La corrélation en russe: structures et interprétations



PETER LANG

Bern · Berlin · Bruxelles · Frankfurt am Main · New York · Oxford · Wien

entre dans une relation paradigmatique, avec un changement de phonème (lat. *cum... tum, quam... tam*; rus. *kak... tak, kogda... togda*).

Or, la relative ne doit pas nécessairement précéder la principale (comme elle le ferait dans le diptyque dit *inverse*), et le corrélatif peut être absent dans la principale. De plus, le rapport anaphorique ne se manifeste pas de manière systématique dans toutes les langues : que l'on pense au français *si*, marqueur de degré, qui n'est en principe ni anaphorique, ni cataphorique, mais fonctionne, selon certains (Maurel 2002, Choi-Jonin 2013), comme corrélateur. Des trois critères qui caractérisent la corrélation de la grammaire comparée – la subordination, le couplage des marqueurs et la valeur anaphorique de la relation entre ces derniers – il ne subsiste que les deux premiers : « on peut ... caractériser la corrélation comme la combinaison d'une subordination et d'un couplage morphologique » (Milner 1978 : 353). Le terme ainsi défini englobe les relatives, les comparatives et celles des consécutives qui dépendent d'un adverbe ou d'un adjectif. N. Pospelov (1950), pour le russe, et Cl. Muller, pour le français, ajoutent à cette classe de subordonnées les complétives « avec un relais pronominal » (Muller 1996 : 30). La relation de dépendance mutuelle devient une sorte d'implication d'un terme par un autre : l'apparition de l'un implique / présuppose / appelle l'apparition de l'autre.

À partir de l'étude de S. Allaire, le terme de corrélation élargit davantage son domaine d'application pour y inclure toutes les manifestations d'une « relation entre marques co-occurentes qui lie les deux séquences verbales dans un rapport d'interdépendance » (1982 : 4). La concomitance des marques grammaticales et un « lien cohésif » (Allaire 1982 : 23) entre elles restent les seuls critères de classement pour le modèle corrélatif. L'ensemble de ces marques s'élargit en conséquence. Loin de se réduire à des structures engageant des mots subordonnants, la corrélation commence à inclure également des formes de parataxe : celles qui reposent sur le principe de la non-assertion du verbe initial (*Le menacerait-on, on ne tirerait rien de lui ; Tu m'écris un mot et je viens tout de suite*), de même que la coordination sérielle du type *ni... ni, soit... soit*, etc. La corrélation est investie alors comme un moyen de dépasser les insuffisances de la dichotomie coordination vs subordination, « comme moyen terme dans un continuum entre parataxe et hypotaxe » (Mignon 2009 : 21).

Parallèlement, le constat d'une non-coïncidence entre la forme syntaxique et la valeur sémantique des séquences reconnues comme corrélatives oriente les linguistes vers l'étude de leur organisation énonciative. La corrélation se définit «en termes de complémentarité contextuelle» (Allaire 1982: 6) et se caractérise par le manque d'autonomie de chacun des membres qui la composent. Seule la mise en rapport aboutit à un sens complet ou fini (*cf.* par exemple l'approche de Cortès 2006 pour l'allemand). Or, il est facile de remarquer que la dépendance sémantique entre deux états de choses n'est pas toujours exprimée par une corrélation syntaxique et que la corrélation syntaxique n'exprime pas toujours une corrélation sémantique.

Faute de préciser les propriétés qui définissent une construction corrélatrice, les études contemporaines utilisent ce terme de manière très imprécise, de sorte qu'on inclut souvent dans la corrélation des constructions qui n'ont qu'une partie des propriétés de la corrélation prototypique ou même aucune de ses propriétés¹.

Cette situation complexe m'a conduite à m'interroger si pour les données du russe il faut «opter pour une définition étroite qui limitera la corrélation au modèle soi-disant originel» ou bien on optera «pour une définition plus large qui, de substitution en substitution, verra s'effriter l'unité du modèle pour aboutir à la fin à un procédé polymorphe de cohésion textuelle ou de cohérence discursive, qui dépassera aisément le cadre de l'énoncé» (Bodelot 2005: 24). Pour répondre à cette question, il faut vérifier si les structures candidates à être considérées comme corrélatives, répondent aux critères qui définissent le modèle corrélatif «originel» et qui sont les suivants :

- les deux parties de la phrase contiennent chacune un marqueur – relatif et démonstratif – morphologiquement apparentés ;
- les marqueurs sont liés par une relation phorique au sens étroit du terme, telle qu'elle a été définie par Lyons (1977: 660) : un anaphorique «refers to the referent of the antecedent expression with which it is correlated» ;
- du point de vue syntaxique, le démonstratif et le relatif sont des constituants intégrés dans chacune des deux propositions.

1 *Cf.* pour l'analyse raisonnée des approches existantes Fortineau-Brémond (2012: 39-67).

Cette approche prend comme point de départ pour la définition de la relation de corrélation le fonctionnement de ses marqueurs. La démarche adoptée dans cet ouvrage est donc sémasiologique : en prenant appui sur les marqueurs morphologiques des structures corrélatives typiques du russe, je chercherai à isoler les propriétés définitoires susceptibles de délimiter le domaine de la corrélation dans cette langue.

2. Organisation de l'ouvrage

Le premier chapitre de l'ouvrage est consacré à la description du système des corrélateurs démonstratifs et relatifs russes, aux étapes de la formation du système corrélatif et de son évolution.

Le deuxième chapitre donne un aperçu historique des études de la corrélation dans la tradition grammaticale et linguistique russe, à partir des premières mentions du rapport corrélatif dans les grammaires jusqu'à nos jours. L'analyse critique de ces études nous permettra de comprendre quelle est la place que les linguistes et les grammairiens accordent à la corrélation dans le système des phrases complexes de la langue russe, quels sont les critères retenus comme définitoires et quelles sont les limites des approches existantes.

Le troisième chapitre est consacré à l'analyse des propriétés formelles des structures corrélatives. Mais au lieu de mettre l'accent sur le mode de liaison des prédications au sein des structures candidates à être qualifiées de corrélatives et de chercher à les classer dans différentes catégories de phrase complexe, comme c'est souvent le cas dans la littérature sur la question, j'ai examiné le fonctionnement des marqueurs de liaison, les démonstratifs et les relatifs, qui forment en russe un système transparent et contraint. Cela m'a permis de dégager les propriétés qui permettent de distinguer les structures corrélatives d'autres structures formées par des marqueurs concomitants du rapport d'interdépendance.

Le quatrième chapitre a pour objectif d'examiner les propriétés sémantiques et communicatives des corrélatives, deux aspects qui restent encore très peu étudiés. On verra que les structures corrélatives, telles qu'elles sont

définies sur la base de leurs propriétés formelles, manifestent une homogénéité sémantique remarquable.

Dans le cinquième et dernier chapitre de l'ouvrage j'essaie de situer les structures corrélatives au sein de l'ensemble des phrases complexes russes. La comparaison des corrélatives avec d'autres types de phrases que la tradition grammaticale russe qualifie de corrélatives, notamment du fait de la présence dans l'une des propositions d'un démonstratif, ou auxquelles les corrélatives sont souvent assimilées, comme par exemple les coordinations sérielles, permettra de faire ressortir leurs similitudes et leurs différences.

Le corpus pour cette étude est constitué, dans la majeure partie, des exemples tirés du Corpus National de la langue russe (NKRJa par la suite). Les occurrences couvrent la période de la fin du XVIII^e siècle à nos jours. Dans le cas contraire les sources des exemples sont indiquées. Dans les exemples tirés des grammaires publiées avant la réforme d'orthographe de 1917, ainsi que dans ceux en vieux et moyen russes qui servent à illustrer les données diachroniques j'ai gardé la graphie originale. Le lettre «ѣ» correspond au son dénoté par la lettre «e» en russe moderne, la lettre «ѵ» à la fin des mots (le «jer dur») ne se prononce pas.

Pour faciliter l'interprétation des données à ceux qui ne maîtrisent pas le russe, tous les exemples sont accompagnés d'une translittération et d'une traduction. Dans les translittérations la lettre «č» est utilisé pour le son noté en français par la combinaison des lettres «tch», «š» pour «ch» et «c» pour «ts». La prononciation des autres lettres correspond à celle qu'ils ont dans l'alphabet latin. Les noms et les pronoms dans les cas autres que le nominatif et les verbes sont glosés. La liste des abréviations utilisées suit cette introduction. Dans les gloses les adjectifs et les déterminants sont accordés en fonction du genre du substantif français, de même que les pronoms démonstratifs et les pronoms personnels de 3^e personne singulier dans les reprises anaphoriques. La traduction en français des exemples ne se veut pas élégante mais la plus proche du texte russe pour que le lecteur puisse apprécier la structure sémantique et syntaxique de ces énoncés.

Les citations des grammaires et des ouvrages linguistiques en russe sont données dans ma traduction. La version originale n'est donnée (en note) que dans les cas où les termes employés sont difficiles à rendre en français de manière précise.